

## **L’ŒIL DE LA LOUVE**

En haut de l’escalier, dans le bureau du patron, le tourne-disque grésille : Serge Reggiani chante Elvire et les hordes de loups qui viennent occuper Paris. On les imagine velus, sales, affamés, monstrueux, avec leurs petits yeux brillants de méchanceté et leurs dents... Ah ! Leurs dents...

Et leur démarche si différente de celle de nos amis les chiens.

Par les hauts-parleurs sonorisant l’usine, la chanson passe au travers du vacarme des machines-outils et parvient tant bien que mal aux oreilles des ouvriers. L’un d’eux tend particulièrement le sien, il voudrait comprendre les paroles. Ce sera le protagoniste principal de notre récit.

Mais il nous faut revenir au début de cette journée.

Ce matin comme chaque matin de cette semaine, Marek s’est levé avant l’aube car il embauche à 6 heures. La lune aurait pu éclairer sa route, les quelques lampadaires de la départementale en bordure des champs auraient pu être allumées. Mais non. Ce matin et à cette heure-ci, seule sa lampe-torche à la lumière trop blanche crée un halo conique dans la nuit. Marek marche. Il marche au rythme de son pas étouffé par la brume.

Un frisson le fait stopper net. Il est certain d’avoir aperçu quelque chose là-bas – vers la vallée. Une ombre, pendant un instant, dans la sombre lumière de l’aurore. C’était une ombre fantomatique, gigantesque, effrayante.

Il se fige. Attend. Écoute.

Oui, à nouveau, par on ne sait quel phénomène optique et dans une immensité surréelle, la brève projection sur le banc de brouillard de la silhouette d’un loup...

Il en lâche sa lampe qui va rouler sur le côté et le cône de lumière éclaire maintenant le chemin de terre comme la scène d’un théâtre dont il serait l’unique spectateur.

À moins qu’il ne s’agisse du chien de la ferme Longfleuri se dit-il... – Eh bien non, cette pensée ne peut pas lui avoir traversé l’esprit. Aurait-il voulu courir qu’il ne l’aurait su. Il était paralysé par la peur.

Marek est un manœuvre minutieux sur sa machine à fraiser. Il connaît l’odeur et le goût tenace de la graisse minérale et de la poussière d’acier. Mais de la nature, de la campagne – la terre humide, les herbes folles, les forêts, les champs, les vaches dans les prés... –, il n’en connaissait pas grand chose.

Alors il a aimé découvrir le quotidien de la moyenne montagne, en tout cas au début, sur les huit kilomètres qui séparent la ferme où il loge de l’atelier où il fait ses heures. Huit kilomètres de sentiers boueux et de champs pentus, de bosquets touffus et de chemins caillouteux...

Et puis il y a le bois, juste après le vieux tracteur abandonné.

Il doit emprunter le sentier qui le longe, il n’a pas le choix. Alors il marche en admirant la vallée, mais c’est surtout pour éviter de tourner le regard vers les arbres qui montent dans la montagne. C’est toujours à cet endroit qu’il accélère sans s’en rendre compte. Et les jours pluvieux, la terre solide s’agrippe par grappes à ses bottes, chaque pas est alors une bataille, il ahane, souffle, tousse, la peur sourde le ralentit tout en le forçant à aller de l’avant.

C’est qu’il ne s’en souvient pas vraiment mais il avait lu l’information dans le journal local il y a quelques mois au bistrot du village. Des scientifiques ont réintroduit le loup dans la montagne.

Devant le troquet, les villageois acquiescent devant deux ou trois éleveurs qui s’indignent, craignant pour leurs troupeaux, leur revenu, leur avenir. Déjà que la station de ski est fermée pour la cinquième année consécutive, il ne reste que l’élevage, et les

usines de monsieur Bonnet bien sûr, mais si on perd l’élevage, ce sera la catastrophe !

Ici tout le monde se connaît et face à la menace, on se soutient, on s’entraide, on agit s’il le faut... Marek, lui, venait à peine d’arriver, catapulté par les hasards de l’interim.

Mais cette nouvelle transforma ses huit kilomètres de marche joyeuse en marche angoissante. Car cela avait fait ressurgir un sentiment oublié dans sa petite enfance. Un sentiment sourd et puissant qui a pourtant déterminé tout le cours de son destin.

Bien sûr, la peur panique du monstre sous le lit, du fantôme dans l’armoire, du loup aux dents acérées tapi dans l’ombre avait pris, avec les années, l’adolescence et la maturité la forme d’une anxiété de plus en plus subtile.

Mais à chaque instant bien présente.

De non-choix en renoncements, la *vie* avait décidé de la sienne. Comme un fou, Marek s’était toujours évertué à ignorer ou refuser le bon sens, la réflexion, les réalités du monde. Il aurait pu être ingénieur. Cassé par le système disait-on de lui. Il entend encore la voix du *provo* du collègue : « Il a gâché tout son potentiel »...

Son âme inquiète ne trouvait de réconfort que dans les satisfactions immédiates et dérisoires, les réseaux sociaux, les achats compulsifs de breloques venues de l’autre côté de la planète, les jeux de grattage...

Bien qu’épuisé par les *shifts* incessants et les horaires inhumains que lui impose la grande mécanique aléatoire du *petit panneau des attributions*, rempli à la main par le patron lui-même – c’était sa manière de rendre les choses plus humaines –, avec sa petite craie, sur un tableau d’enfant reconverti en oracle hebdomadaire... Marek se soumet, comme tous les autres ouvriers, aux vellétés d’optimisation du logiciel *intelligent* de l’enfant du pays qu’est monsieur Bonnet, qui a fait fortune dans l’industrie et qui est revenu avec ses usines pour sauver l’économie d’*ici*...

Et il faut le dire, il est sympa, monsieur Bonnet, il passe de la bonne musique dans l’atelier.

Mais ce jour-là, la musique s’est arrêtée. La porte du bureau s’est ouverte et monsieur Bonnet, presque aussi large que l’encadrement de la porte dans lequel il se tient fait de grands signes. Il faut cesser le travail immédiatement, il s’est passé quelque chose. On finit par comprendre qu’il y a eu une attaque à la ferme des Laudun, Une attaque de loups. Ils auraient perdu plusieurs bêtes.

Alors les machines s’arrêtent une à une et l’indignation puis la colère montent parmi les ouvriers. Tous parlent en même temps et Marek finit par appuyer à son tour sur l’interrupteur général de son poste.

Monsieur Bonnet a descendu les marches en chef de guerre, haranguant ses salariés qui répondent d’une même voix aux belliqueuses exhortations. Ce sera une battue exemplaire, l’inaction face à la certitude d’une menace aussi grave serait de la lâcheté, voire du suicide pour le territoire qui subit déjà les conséquences du dérèglement climatique, et d’un geste, il intime à tous l’ordre de le suivre. Et ouvriers, manutentionnaires, manœuvres, opérateurs, à la queue-leu-leu, lui emboîtent le pas. Chacun va courir chez lui chercher qui son fusil, qui sa fourche, qui son bâton. On est dans un film américain – il ne manque plus que les torches et la corde pour pendre l’animal cause de tous les maux.

Marek aurait-il pu se demander si l’*expiation sacrificielle* permet à un groupe humain de se libérer de ses œillères ? Ou n’est-ce pas plutôt l’inverse, le bouc-émissaire n’existe que les justifier ?... Voilà des réflexions d’auteur et non de personnage. Et tel que Marek a été caractérisé, ce n’est évidemment pas le genre de pensées qu’il aurait pu avoir.

Alors, la peur, encore ? Peur du loup ?...

Eh bien pas du tout.

Car depuis ce matin, précisément, Marek est dans un tout autre état d’esprit.

Quand il marchait le long du bois la tête tournée vers les champs et que l’aube était en train de poindre à travers la brume et qu’il a vu cette ombre géante... – Il faut que le lecteur – la lectrice – imagine la terreur qu’éprouve quelqu’un qui comprend que sa plus grande angoisse d’enfant – la peur du surgissement du monstre – est en train d’arriver.

Cet homme qui se tient debout sur le chemin sans bouger n’est pas juste *figé par la peur*. Il y a quelque chose de beaucoup plus profond, viscéral qui est en jeu. Et dans trois secondes, deux secondes, le monstre va surgir.

Et le loup, oui, le loup va effectivement surgir devant lui.

Et pas qu’un seul. En voici trois.

Passant entre les buissons, ils *entrent en scène* sous le feu du cône de lumière : ce sont une louve et ses deux petits.

Dans la gueule de la mère, la patte arrière d’une brebis. La lumière blanche accentue la couleur du sang encore frais.

La louve s’arrête, s’assoit, les louveteaux se couchent derrière elle.

La louve fixe Marek et son regard...

Son regard...

Les petits yeux ronds et jaunes de la louve racontent les prés secs en été, les troncs noirs de l’hiver, le petit ruisseau du printemps qui étanche la soif, le froissement des feuilles qui fait de la forêt un lit rouge orangé pour tous les grands animaux et une couverture pour tous les insectes et vers de terre...

Les pupilles noirs racontent la mise-bas, l’allaitement des petits, la perte du dernier, la tendresse de la meute, de la fratrie ; et elle, la cadette, sauvée de la famine par son frère

ainé, dont la détermination de patriarche à avancer toujours plus loin vers le Nord attire à eux d’autres individus, d’autres meutes qui les rejoignent dans leur migration. Car les forêts se meurent d’un mal inconnu, quand le printemps peut survenir en plein hiver et que l’été embrase des versants entiers de collines et de montagnes.

Soudain la louve se lève et reprend sa route, elle entre dans le bois, suivie de ses louveteaux. Marek l’a compris sans savoir comment : elle va rejoindre sa meute, sa horde, ils vont traverser la montagne et ce soir ils seront de l’autre côté...

La brumaille s’est dissipée quand Marek passe le rideau en lamelles de plastique transparent. Il est 6 heures du matin.

À présent la machine de Marek finit de s’éteindre et ce lieu qui n’a jamais connu que le vacarme de l’acier et de la ferraille résonne encore des interjections des hommes en colère. Mais très vite, ils partent et c’est, tout à coup, le silence.

Ce silence est entré dans l’usine comme un intrus, un indésirable, s’imposant dans tout l’espace comme quelque chose qui veut écraser un ordre établi, quelque chose de contre-nature, qui n’a pas sa place ici...

Si le silence était un loup, ce serait un silence fugace et furtif. Si le silence était la peur, ce serait un silence qui pétrifie. Si le silence était l’aveuglement des hommes, ce serait un silence qui causerait leur perte.

Marek monte l’escalier. Il va entrer dans le bureau, ouvrir le couvercle du tourne-disque, tourner l’interrupteur. Il s’assoira dans le fauteuil en cuir devant la collection de vinyles face aux deux haut-parleurs haute fidélité.

Le bras automatique se meut, l’aiguille descend et l’apaisant crépitement du diamant trouvant son sillon se fait entendre.

Marek, yeux clos, se sent léger. Sa peur s’est envolée, il n’avait simplement jamais eu

la chance de rencontrer quelqu’un qui le sauve de lui-même. Il pense à sa vie et comment elle ne sera désormais plus la même. Peu important les bouleversements du monde, il sait que l’on peut être résilient.

Et la voix de Serge Reggiani chasse le silence...